

# Dossier. Etty Hillesum, un long dialogue avec Dieu.

SAUTO Martine de 15/11/2008 à 0h00

Lorsque l'on parle d'elle, c'est souvent avec pudeur, à mots simples et mesurés, sur le ton de la confiance. D'Etty Hillesum, on sait pourtant peu de chose. Quelques éléments biographiques. Et ce que ses écrits permettent d'entrevoir de sa personnalité : une intelligence d'une rare acuité, un total esprit de liberté, un formidable désir de vivre « au dehors comme au dedans ». D'elle, on connaît cependant l'essentiel : la force d'une foi inébranlable dans la vie, l'humanité, et en Dieu, en dépit de l'étau de haine qui a enserré son pays et son peuple.

C'est pour clarifier ses pensées et dompter ses démons intérieurs qu'Etty Hillesum a entrepris d'écrire son journal. D'une nature « trop sensuelle et trop possessive », elle était alors psychologiquement instable, alternant moments d'euphorie et graves crises d'abattement. Sa vie sentimentale était également assez mouvementée. Ses pensées filaient en tous sens et son imagination s'emballait à la moindre occasion. Mais en février 1941, elle a fait une rencontre décisive. Celle de Julius Spier, juif berlinois réfugié à Amsterdam, disciple de Jung et psychothérapeute hors norme, qu'elle a décidé de consulter pour qu'il l'aide « à se sentir bien dans sa peau ».

Ces deux êtres vont flamber au contact l'un de l'autre, ce qui n'ira pas sans souffrance, car Spier a promis fidélité à Herta, réfugiée à Londres... Sur le front des événements, Etty cherche aussi à harmoniser les pensées contradictoires qui surgissent en elle et travaille à se délivrer de la haine qui par moments s'empare d'elle. Souvent, « petit champ de bataille où se vident les querelles et les questions posées par son époque », elle se trouve réduite à un nœud d'angoisses et assaillie de terribles migraines. Mais elle avance, maniant l'humour, faisant le tri dans son chaos intérieur, trouvant aussi auprès de Julius Spier l'apaisement dont elle a besoin. Et puis, au cœur de ce combat, il lui arrive de s'agenouiller. Une première fois, « sur le

rude tapis de sisal d'une salle de bains un peu fouillis ». Puis de plus en plus souvent « courbée par une volonté plus forte que la mienne », guidée « par une urgence intérieure ».

L'influence de Julius Spier est déterminante dans cet événement tellement nouveau pour elle. Il l'a invitée à lire la Bible, les Confessions de saint Augustin, et partage avec elle ses réflexions sur la foi, la prière, la confiance en soi et en Dieu. Il lui a dit aussi qu'il fallait avoir « le courage de prononcer le nom de Dieu ». Les lignes qu'Etty écrit dans son journal le 31 décembre 1941 en disent long sur la fécondité de leur relation. « C'est la dernière soirée d'une année qui s'est révélée pour moi la plus riche sans doute, et aussi la plus heureuse de ma vie. Si je devais dire d'un mot ce qu'elle m'a apporté, depuis ce 3 février où j'ai tiré timidement la sonnette du 27, Courbetstraat, et où un affreux bonhomme affublé d'une antenne sur la tête m'a examiné les mains, ce serait : une grande prise de conscience. Prise de conscience, et par là libération des forces profondes qui étaient en moi. » « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu », avait-elle écrit le 26 août, ajoutant aussitôt que « des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. »

La seconde année d'occupation allemande sera plus menaçante. Alors que la terreur nazie ne cesse de s'accroître, Etty travaille sans relâche sur elle-même, attentive à tout ce qu'elle vit, et apprend à accueillir avec simplicité et gratitude la beauté de cette vie. Sa relation avec Spier s'est intensifiée, mais aussi épurée, devenue respectueuse de la liberté de l'autre, et bientôt indestructible. Spier, qu'elle appellera « l'accoucheur de son âme », l'a ouverte à l'amour de Dieu. Ce double amour va l'ouvrir à l'amour des autres. Si elle se retire dans le silence quand elle le peut, recherche la compagnie de ceux qui « peuplent sa vie » - Michel-Ange et Léonard de Vinci, Dostoïevski, Tosltoï, et Rilke, saint Augustin et les Évangélistes - et poursuit sa conversation avec celui qu'elle tutoie désormais à l'intérieur d'elle-même, elle scrute avec la même intensité, et une grande lucidité, la réalité. « Je ne me sauve devant rien, écrit-elle le 26 mai 1942, je cherche à comprendre et à disséquer les pires exactions, j'essaie toujours de retrouver la trace de l'homme dans sa nudité, sa fragilité, de cet homme si

souvent introuvable. Enseveli parmi les ruines monstrueuses de ses actes absurdes. »

Elle-même s'adapte aux conditions qui ne cessent de se détériorer, renonçant peu à peu aux petits plaisirs qu'elle s'accordait encore parfois, comme une tasse de chocolat Van Houten. Bientôt, elle consentira aussi à être séparée de Spier. « Mon amour pour lui doit être un réservoir de force et d'amour à donner à tous ceux qui en ont besoin ; à l'inverse, l'amour et la sollicitude qu'il m'inspire ne doivent pas me ronger au point de me priver de toutes mes forces. Car cela, ce serait de l'égoïsme. Et même dans la souffrance, on peut puiser de la force », note-t-elle le 7 juillet. La veille, elle a écrit : « Tout mon être est en train de se métamorphoser en une grande prière pour lui. Et pourquoi seulement pour lui ? Pourquoi pas pour tous les autres ? » Le 12 juillet 1942, alors que, en écoutant la BBC, elle a compris la réalité du processus d'extermination des juifs, elle formulera sa très belle prière du dimanche matin (lire ci-dessous). Son souci de donner un abri de fortune à Dieu au cœur de chaque cœur humain est désormais le centre de sa foi et de ses préoccupations, et ne fera que grandir.

Le 15 juillet 1942, elle entre avec réticence et même répugnance au Conseil juif. Au début du mois d'août, « petit fragment du destin de masse », elle se rend comme volontaire pour la première fois au camp de Westerbork. Plus que jamais, il lui faut vivre pour les autres. Elle porte à tous ceux qui l'entourent une attention pleine de tendresse, sans rien abandonner de sa curiosité intellectuelle (elle a emporté avec elle des livres de ses auteurs préférés, mais aussi le Coran et le Talmud), de sa capacité d'émerveillement et de son amour pour la vie, les humains, et Dieu.

Elle se fait ainsi « le cœur pensant de la baraque », de toutes les baraques. Le 18 août 1943, dans une lettre à Tide, elle recopie un extrait de son journal : « Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleines mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec Toi, mon Dieu, un long dialogue. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans ta terre, les yeux levés vers ton ciel, j'ai parfois

le visage inondé de larmes - unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque couchée dans mon lit je me recueille en Toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage, et c'est ma prière. »

À la dernière page de son journal, elle écrira encore quelques mots inoubliables : « J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. Et pourquoi pas ? Car ils étaient affamés et sortaient de longues privations », avant de s'écrier enfin : « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies. » Les ultimes lignes qu'elle prendra le temps de griffonner sur une carte avant de la jeter du train qui l'emportera vers Auschwitz commencent ainsi : « J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute". »

Une fois entendue, la voix si singulière d'Etty ne peut laisser personne indifférent. « Elle a atteint la perfection de la charité, qui l'a conduite à donner sa vie pour les autres », s'émerveille le P. Dominique Sterckx, carme, qui a commenté huit de ses prières. « Sa voix haute et claire hors de cendres semées dans la nuit d'Auschwitz nous apporte un message d'amour à la fois humain et divin, un cri de fidélité inconditionnelle à la vie crânement assumée envers et contre tout », confie avec grande émotion l'écrivain Claude Vigée. « Nous devons nous demander ce que Dieu nous dit de lui-même à travers elle, et de sa présence aux hommes dans cet abîme de l'histoire qu'est la Shoah », avance Ingmar Granstedt, qui lui a consacré un livre. « Etty est devenue parole de Dieu à Auschwitz », ajoute-t-il.

« Quelque part en moi ce jasmin continue de fleurir »

d « Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. (...) Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider, et ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de

modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. (...) Il y a des gens qui cherchent à protéger leur propre corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et de mille haines. Ils disent : «Moi, je ne tomberai pas sous leurs griffes !»

Ils oublient qu'on n'est jamais sous les griffes de personne tant qu'on est dans tes bras. (...) Tu connaîtras sans doute aussi des moments de disette en moi, mon Dieu, où ma confiance ne te nourrira plus aussi richement, mais crois-moi, je continuerai à œuvrer pour toi, je te resterai fidèle et ne te chasserai pas de mon enclos. (...) Derrière la maison, la pluie et la tempête des derniers jours ont ravagé le jasmin. (...) Mais quelque part en moi ce jasmin continue de fleurir, aussi exubérant, aussi tendre que par le passé. Et il répand ses effluves autour de ta demeure, mon Dieu. Tu vois comme je prends soin de toi. Je ne t'offre pas seulement mes larmes et mes tristes pressentiments, en ce dimanche matin venteux et grisâtre je t'apporte même un jasmin odorant. »

Etty Hillesum, Prière du dimanche matin

12 juillet 1942, Journal

Retrouvez les photos d'archives d'Etty Hillesum.